ADELINA PATTI.

Nous présentons à nos lecteurs le portrait de mademoiselle ADELINA PATTI, la charmante cantatrice qu'ils auront bientôt le plaisir de voir et d'entendre. Cette image ne donne qu'une idée imparfaite des traits gracieux et de la physionomie intelligente de cette éminente prima-donna. Voici quelques renseignements biographiques sur elle que nos lecteurs nous auront gré de leur fournir.

Mademoiselle ADELINA PATTI est née à Madrid, en Espagne, le 9 avril 1843. Sa mère madame Barilla Patti, prima-donna du grand théâtre, la veille du jour où elle donna naissance à Adelina, avait chanté Norma; ce fut sa dernière représentation. Elle avait perdu la voix, et il semble qu'elle l'ait cédée à sa fille.

C'est à Rome, où résidait la famille Patti, que l'impresario Strakosch en fit la connaissance. Touté la famille vint s'établir en Amérique, et la jeune Adeline, merveilleusement douée pour la musique, fit ses débuts à l'âge de neuf ans sous la direction de M. Strakosch, non sans frère. Elle se fit entendre dans les différentes villes des Etats Unis et obtint de véritables triomphes dans les morceaux les plus célèbres qu'avaient chanté Jenny Lind, Ilma de Murska.

Après une tournée triomphale à la Havane et aux Antilles, Adeline Patti est revenue à New-York où elle a fait les délices des New-Yorkais grâce à sa voix délicieuse et fraîche, à une vocalise méthodé et à un goût musical parfait. Elle a aujourd'hui dix-sept ans et elle a déjà une réputation de cantatrice de premier ordre.

FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 15 DECEMBRE 1860.

LES SABOTIERS DE LA FORÊT NOIRE.

XIX.

LA PARALYTIQUE—Suite.

La fenêtre, dans de pitié, laissa éclater des murmures et des menaces que le sergent Mathias eut beaucoup de peine à contenir.

Le bourgmestre, craignant que les témoins de cette scène révoltante ne se laissassent entraîner à quelque acte de violence à l'endroit de l'implacable Werner, ordonna aux bûcherons d'enlever sur le champ les cadavres et de les transporter chez lui.

Jorgil et ses compagnons chargèrent les brancards sur leurs épaules.

Et mon bon prisonnier? demanda Mathias à M. Stauffer.

Le bourgmestre se tourna vers le père Kurchil :

—Reconduisez matître Gaspard Mohrer à son logis, dit-il, et ramenez Fritz Wendel aux mains de sergent.

L'ouvrier, reconnaissant au vieillard tour, se laissa emmener sans opposer aucune résistance.

—Compère vous partir par le champ? reprit M. Stauffer en s'adressant à Mathias.

—Oui, monsieur le bourgmestre, répliqua le sergent d'une voix sonore, j'ai hâte de n'avoir plus à veiller sur un prisonnier si difficile à prendre et si difficile à garder.

—Si vous voulez déjeuner avant de vous mettre en route, matître Mathias, on est ouvert.

—Merci, M. Stauffer, c'est par cet exercice que j'ai commencé une fois sorti de ville. Ce que je veux faire maintenant, une heure de quelques hommes connaissant le pays valent que moi, sur mes oreilles sont retournés à Stutgard, et je ne dédie de la fin de la vêpre même que de la vêpre elle-même.

M. Stauffer fit signe aux gendarmes d'approcher; ce leur dit :

—Vous accompagnerez jusqu'à Stutgard le sergent Mathias, et vous lui obéirez en tout ce qui concerne le service.

Il prit ensuite congé de Werner et alla rejoindre les ouvriers que la foule suivait toujours silencieuse.

Pen après, Fritz Wendel, les mains solidement liées derrière le dos et entouré de gendarmes, apparut sur la place, qui était encore en proie de curieux.

Les amis d'enfance du jeune saboteur ne purent abroad sacrer de lui et l'encouragèrent avec effusion, tout en lançant à Mathias des regards pleins de menaces.

—Pas un signe, mon garçon, dit brusquement le forestier Heinrich, et nous t'aurons bien vite débarrassé de ces vilains corbeaux !

Tu peux compter sur moi, répondit Jorgil, le bûcheron. Certes, je suis un homme d'humeur pacifique ; mais un captif ne dénange bien le mais quand je vois notre pire brave camarade garrotté comme un voleur...

Joskel, seul, se taisait, et, les yeux baissés, n'osait s'approcher de Fritz.

—Et toi, mon ami, dit doucement la fille de la veuve, pourquoi ne me dis-tu pas adieu ? Tu serais je offense sans le savoir, ou me méprises-tu, parce que je suis marqué comme un monstre par l'absinthe ?

—C'est la honte qui me retient, répondit le bûcheronnet de chevaux, en nous mêlant ma langue, tu n'auras pas été arrêté, Fritz. C'est mal, triple mal, quand avoir le bourgmestre de se mettre en quête de l'homme qui avait semblé la nuit de minuit à Gaspard. Si j'avais eu que c'était toi, mon pauvre garçon, on aurait pu se mordre la langue plutôt qu'une parole.

Le jeune débutant sur :

—Tu es un brave homme, Joskel, et pensons ne se regardera comme un Judas. Tu ne fait ton devoir de bon citoyen. Tant pis pour moi si j'ai prêté mes oreilles à des paroles de peine et ne dois rien reprocher à personne. Merci de votre amitié, mon bonne compagnons de mes tristes destinées, mais je suis attiré sur ma tête, volontairement ou non, l'épée de la justice humaine et je ne veux pas chercher à l'éviter. Il faut respecter la loi, fût-elle injuste. Si une seule goutte de votre sang coulait pour me défendre contre la loi, je commettrai d'être inconnu aux yeux de Dieu et je mériterais réellement la damnation.

Le sergent l'interrompit et menaça de geste les amis de Fritz.

—Pas de replère, va et prêche la paix, mon agneau ! En tout cas, ce ne sont pas ces fanfaron de paysans qui t'arrachement de mes mains et qu'ils tâchent tourner le dos.

Les gens de la forêt obéirent, mais le prisonnier leur adressa un regard suppliant.

—Tu peux tour dans tes mains à ces bien gaillards, car ils ne te reverront jamais, comme matître Mathias. Ta mère m'a joué un tour de ce façon; mais je vais prendre jolimont ma revanche.

Il écarta brutalement la foule et l'évasta au mis en marche.

Au même instant, Marguerite Mohrer, vêtue de la robe de cérémonie qu'elle portait en souvenir, la tête couverte de son long voile de jaune blanc, descendit lentement les degrés de la vieille tour et s'avança vers le jeune saboteur, qui tremblait de surprise.

—Toi, ici, Grotily ! s'écria t-il, croyant rêver. Marguerite le regarda avec une sorte de calme navrant. La résignation des martyrs avait posé son empreinte sur ce front d'enfant et revêtu d'une majesté singulière cette candide figure. On devinait que son cœur s'était épuré et fortifié dans l'épreuve suprême et terrible. Ce n'était plus l'abandon naïf d'une tendresse sympathique, si l'élan passionné de cette nuit d'extase et de péril qui avaient rendu toutes les fibres de son être si vibrantes. Une vie vraie déjà désertait son corps adrien et que une vie sainte vivait, planait au-dessus des misères humaines.

Près et tous les assistants croyaient voir une sainte détachée de son cadre et marchant d'un pas lent comme le bois sur la fange sur terre.

—Moi ! aussi, répondit-elle d'une voix grave et douce, je viens t'embrasser mon pauvre père pour la dernière fois ; ne fais pas de vaine de notre part pour toujours.

Près la voyant monter à côté de lui, sans agitation et sans effroi, le chef d'équipe s'écria : Il craignit que la raison de la jeune fille ne fût troublée.

—Pourquoi en costume, ma Grotily, et quel est ton projet ? lui demanda-t-il.

Elle répliqua, de sa bon assurance qui faisait mal :

—Je veux l'accompagner jusqu'à Stutgard, mon ami, et ne me séparer de lui qu'au dernier moment; c'est mon devoir de sœur. Certes, je ne suis pas heureuse, qu'une femme soutenue son courage, mais Fritz est rappeler à la mort en dans notre je ne veux pas que ce soient mes compagnons de route. Et me regardant, ils verras nos pays marcher vers lui. Ils m'oublieront, ils croiront écouter la voix de la Providence. Mon Dieu, il n'est pas bon que l'homme qui va mourir reste seul tandis que la femme aimée se trouve à l'instant, et se rencontre autour de lui deux visages inhabituels, dédaigneux ou hostiles.

Elle marchait toujours à côté du prisonnier.

—Et vous suivre, Grotily ? dit le jeune homme. Ne le pensez pas, ma bien-aimée, ne le pensez pas. Fritz, vous devez en donner vengeance, et ne serait une épouvante aux devoirs de ma femme ! Ne suis-je pas votre fiancé de la veille, et ne me suis-je pas donné à vous devant Dieu ? Je ne serai pas votre époux, mais je serai votre frère, et je ne veux pas que vous soyez seule sur la route de la vie pour les besoins de votre cœur. Mon père est mort, Grotily, obéis, et ne l'expose pas à quelques mauvais traitement, dit le jeune saboteur.

Werner fut flatté de cet appel à sa générosité et grommela entre ses dents :

—C'est bien, vous êtes d'une race habile à nous exploiter, mes autres ; les femmes ont toujours raison. Faites donc comme il vous plaira, la belle. Ah ! ma pauvre fille, tu auras bien des rudes jours de souffrance et de misère, mais pauvre garçon, on aurait pu se mordre la langue plutôt qu'une parole.

Marguerite marchait toujours de même pas rapide et léger. Elle répondit :

—Je le connaîtrai pas mes compagnons, mon Fritz, sur je te regarderai : ma pensée et mon cœur auront abandon de moi ; il ne sera pas pauvre de ma part, et ne m'oublieront. Dieu a compté les jours de ma vie, mais il n'a pas défendu la douceur de la mémoire. C'est un vain que je l'emploie de retenir mon corps terrestre contre la main de mon père ; mon plaie instant le repousse, mon maître d'abandonnant vers toi et me voit l'appeler. Pourquoi intervenir contre cette volonté de mon dieu qui te sait et qui me rappelle ?

—Il le faut cependant, ma Grotily, il le faut, répondit Jorgil d'une voix altérée ; je ne veux pas que tu me suives plus loin. Ton père t'ordonne de rester pour veiller les malheureux languissants. J'ai besoin de tout mon courage, et je veux le garder intact pour quelque devoir. Tu ne voudrais pas, Grotily, que ton père fût lâche pour un jeune.

Elle ne s'arrêta pas, mais elle fixa sur lui un regard douloureux :

—Ne parlons pas de faiblesse, mon père, et ne me parlons pas non plus de courage. Quand le cœur est brisé, il ne reste plus rien à donner. Tu ne parles des malheureux et des souffrants, mais je n'aperçois leur vestes ! Tu crains que je ne sois pas assez forte pour supporter de la vue de ces misères ? Ah ! mon père, je ne suis pas une femme ordinaire, et j'ai vu des choses bien terribles ! Je t'assure, mon père, que